

PRÉAMBULE

Oui, c'est bien la fameuse histoire du vaillant petit tailleur telle que l'ont recueillie les frères Grimm en 1812 dans leur première anthologie de ces contes et récits populaires parfaitement ineptes qu'ils tenaient pour la plupart de la vieille servante de leur ami le pharmacien Wild, bavarde et puérile grand-mère, radoteuse autant que l'Ancien Monde dans le Nouveau, prénommée Marie, mais aussi des veuves oisives du village de Kassel, Dorothea Viehmann et les sœurs Hassenpflug, pour ne citer que ces trois hystériques, et d'autres sources encore, plus ou moins complémentaires ou contradictoires. C'est bien cette fameuse histoire enfantée confusément par des générations de beaux parleurs qui ne se taisaient que pour boire, retouchée à l'eau de rose et au hachoir par les mères de famille à l'intention de fillettes et de garçonnetts ensommeillés qui la poursuivaient en rêve n'importe comment, finalement donc saisie au vol et apprêtée pour l'édition par Jacob et Wilhelm Grimm tandis que leurs trois autres frères humaient l'air du pays, je suppose, puis de nouveau soumise à tous les avatars

d'adaptations grossières, imprécises et souvent niaises, fameuse histoire, sans doute, mais qui pâtit en somme depuis l'origine de n'avoir pas d'auteur : il n'est pas trop tard pour lui en donner un.

Ce sera moi.

Mes états de service plaident en ma faveur. J'irais volontiers jusqu'à dire qu'ils valent désignation. J'estime en effet avoir fourni assez de preuves de mes compétences en la matière pour me sentir autorisé à occuper cette place vacante sans me faire prier davantage.

D'ailleurs, il serait plus juste de dire que je me dévoue en acceptant ce travail. Ingrate besogne s'il en est, je vais donc retracer une à une dans leur succession naïve et leurs emboîtements fastidieux les péripéties d'un conte cousu de fil blanc que l'on aura la loyauté de ne point comparer aux compositions originales fraîches émoulues de mon cerveau.

Je n'invente rien cette fois. J'hérite d'un vieux songe. J'en suis encombré. C'est à moi qu'incombe la responsabilité de revendiquer l'œuvre collective et de la signer. L'heure est venue de congédier mes collaborateurs de l'ombre.

L'imagination populaire est intarissable, jamais je ne prétendrai le contraire. Je le répète même ici bien volontiers. L'imagination populaire est intarissable. Comment en irait-il autrement d'une source de glu ? Quelques personnages archétypaux piégés là dans des postures grotesques mais conformes à ce que l'on attend d'eux entretiennent les uns avec les autres des rapports prévisibles, limités en vérité par le jeu res-

treint des combinaisons et des échanges possibles dans cette colle épaisse, agglutinante.

Ainsi l'ogre mange ou ne mange pas l'enfant.

S'il le mange, ou bien il n'en fait qu'une bouchée, ou bien il en garde un peu pour le lendemain.

On a vite fini d'explorer les choix qui s'offrent à lui.

S'il se modère par crainte de manquer, l'ogre a bien tort, sachant que le puceau et la pucelle qui se courent après tout au long de ces histoires, une fois la jonction réussie, ne bougeront plus que l'un dans l'autre pour assouvir sa faim énorme. *Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.* Ses prélèvements de chair fraîche constitueront même ce que le démographe et le chasseur comme un seul homme appellent une régulation nécessaire de la population (faute de quoi, en effet, l'explosion de la natalité enregistrée à la fin des contes créerait inévitablement à terme un de ces graves déséquilibres qui obligent la nature à bafouer ses lois les mieux établies dans le but de nourrir l'innombrable marmaille dont elle a soudain la charge et par exemple à servir à celle-ci pour son déjeuner, cuit ou cru, du chasseur, du démographe, ou de l'ogre).

On aurait préféré lire une nouvelle œuvre aussi originale que mes précédents livres, je peux comprendre cela et je m'afflige de décevoir une attente dont il m'est aisé de deviner combien elle fut pénible et même à certains égards douloureuse (quelques-uns de mes lecteurs sont morts durant ces longs mois, emportés par de soi-disant cancers malins ou de prétendus accidents de la circulation, affectons de gober ces versions officielles délirantes, si tel est le vœu des familles), mais

puisqu'il faut de toute façon se résoudre à lire cette histoire, la concurrence ne proposant pas d'alternative digne de considération, on trouvera peut-être quelque agrément à suivre les pérégrinations du freluquet qui en est le héros. Celui-ci a de l'aplomb et de l'allant, qualités pourtant rarement compatibles : observez le bœuf plein d'aplomb, campé sur ses pattes de meuble, comme il manque d'allant, observez dans le même pré, de-ci, de-là, voletant de fleur en fleur, le papillon plein d'allant, comme il manque d'aplomb, et lorsque par extraordinaire ces deux qualités se rencontrent, chez les félins, chez les grenouilles, elles se combattent et tour à tour dominant mais jamais ne se fondent en une seule et même force capable de défier le monde, voyez la grenouille sur son nénuphar, de l'aplomb mais aucun allant, puis soudain quelque chose l'effraye, ou quelqu'un, ça ne peut être que moi, elle saute, elle se détend vivement, quelle énergie tout à coup, quel allant, et se jette à l'eau comme une pierre, un plongeon de traviole techniquement raté, mauvaise note pour l'aplomb, tandis que le vaillant petit tailleur, c'est l'un plus l'autre, en effet, l'allant et l'aplomb, attendez un peu de le voir en action.

C'est bien la fameuse histoire telle qu'on la connaît déjà. Nous l'avons lue enfants, illustrée par quelque dessinateur vraisemblablement convaincu d'avoir été mis au monde pour arranger les choses entre le violet et le vert, qui s'efforce à cela page après page, ne réussissant pourtant qu'à les fâcher davantage et à

accroître leur dégoût réciproque dans de telles proportions qu'ils ne peuvent plus le contenir et se vomissent continuellement l'un sur l'autre.

Tout le monde connaît cette histoire. Pour certains d'entre nous, même, il faut bien l'avouer, on en a soupé, on n'en peut plus. J'ose espérer que personne n'a l'intention de nous en rebattre les oreilles. L'enfance est derrière nous, et ses mièvres fantaisies. Nous voulons vivre.

J'aurais d'ailleurs aussi bien pu en choisir un autre, *Les Musiciens de Brême*, *L'Alouette chanteuse et sauteuse*, *Le Diable et sa grand-mère*, *Doubleœil et ses sœurs*, parmi tous les contes portés à notre connaissance par Grimm et Grimm, infatigables collecteurs fixant scrupuleusement sur le papier comme sur un miroir les récits des veuves chevrotantes tandis que leurs trois frères dans la campagne environnante décappaient des chardons avec leurs bâtons de promenade, je suppose, ou pourquoi pas encore *Hans-mon-Hérisson*, histoire pathétique d'un riche paysan et de sa femme qui possédaient un troupeau aussi vaste que leur domaine, si étendu ce domaine que l'on y voyait se dessiner depuis les champs voisins la courbure de la Terre, mais qui demeuraient sans descendance, allez savoir si c'était de sa faute à lui ou de sa faute à elle, et s'en affligeaient grandement – leurs plaintes s'entendaient aux quatre coins de leurs plaines et, même s'il s'agissait plutôt des beuglements des bêtes, c'était bien leur douleur à eux qui s'exprimait ainsi, dans ce registre rauque, éperdu –, d'autant plus que les villageois sans relâche se moquaient de leur infor-